

PREMIERE PARTIE

Mon tour de Suisse des dédicaces avait été un succès, tous mes romans ou presque avaient été vendus. Après Lausanne et Montreux, la directrice de la renommée librairie Genevoise « Les Beaux Livres du Lac », M^{lle} Schuicheberger, en était ravie.

Sensiblement plus grande que moi, tout en os, coiffée à la garçonne, elle avait essayé une dernière fois, sans y parvenir, à me mettre dans son lit. Elle n'était pas mon genre de femme ! J'étais donc rentré à l'hôtel où j'avais passé une nuit exécration car je déteste dormir seul.

Heureusement, mon séjour touchait à sa fin, demain je reprenais le train pour Paris.

De cette grande cité, j'aimais surtout Montmartre, qui m'avait accueilli lorsque jeune auteur inconnu, j'y avais débarqué de mon plat pays à la recherche de la consécration. Je m'étais ensuite installé définitivement dans la ville lumière achetant un appartement à l'ombre du Sacré-Cœur.

J'aimais flâner, quelque soit le temps, de Pigalle à la place du Tertre en remontant les pavés de la rue Lepic, saluant au passage le vénérable Lapin toujours agile.

De père belge et de mère française, je possédais la double nationalité.

Il était presque une heure quand j'entrais « Chez Marcel » – Bar-tabac-tiercé. Le patron qui était une vieille connaissance me salua chaleureusement et m'apporta un verre de Meursault, mon vin blanc préféré.

Mon regard allait d'un groupe de consommateurs qui discutait haut et fort sur les chances de « Cosaque » dans la troisième course, à la porte d'entrée du bistrot.

Enfin je la vis, elle venait de la rue des Abbesses. Elle portait un ensemble très court de couleur bleu-marine qui lui moulait merveilleusement le corps, son chapeau assorti faisait ressortir sa magnifique crinière rousse.

C'était Mercedes, ma secrétaire particulière, experte en amour et en dactylographie...

Elle était aussi mon égérie, ma petite-amie, mon psy, qui me réconfortait quand j'avais le cafard, mon infirmière qui me soignait quand j'avais la grippe, et quelquefois mon souffre-douleur, car je dois le confesser, je suis un râleur né.

J'avais longuement réfléchi à notre relation durant les quelques jours passés au pays de Guillaume Tell, et décidé après mûre réflexion et quelques Poires Williams, de lui demander sa main. J'en avais assez de courir la gueuse, à l'aube de mes quarante-cinq ans, il était temps de me caser. Je lui avais expédié un télégramme lui

donnant rendez-vous à mon retour « Chez Marcel », notre bougnat de toujours.

Après mon arrivée à la gare de Lyon, ne doutant pas une seconde de sa réponse, j'étais passé place Vendôme chez le joaillier...

Lorsqu'elle m'aperçut au travers de la vitre embuée, assis à ma place habituelle à côté du beau ficus qu'elle admirait, elle courut vers moi se jetant à mon cou.

– Jacques chéri ! Comme je suis heureuse de te revoir, parle-moi de ton périple helvétique, les séances de dédicaces...

– Embrasse-moi, d'abord !

Ses lèvres étaient humides et chaudes.

Grave et solennel, buvant au passage une gorgée de ce merveilleux Côte de Beaune, je lui dis alors :

– Mercedes, je t'aime ! Veux-tu m'épouser ?

Ma néo-fiancée se colla tout contre moi, prit ma main qu'elle posa sur sa cuisse et me regarda tendrement.

– Moi aussi je t'aime, bien sûr que je veux t'épouser !

– Regarde ! J'ai déjà les alliances !

L'union se déroula à la mairie du dix-huitième arrondissement dans la plus stricte intimité comme pour les enterrements diront les pessimistes.

Quelques jours après la cérémonie, nous partions en voyage de noces.

Notre destination était l'Espagne, et plus précisément, la mythique Andalousie, berceau familial de mon épouse.

Nous sommes descendus en auto vers les douces contrées méridionales, au volant de cette DS 21 que j'aimais tant, et que j'avais baptisée Rossinante !